

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

NOVEMBRE 1875.

---

TRENTE-SEPTIÈME NUMÉRO.

---

*MONTREAL :*  
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

BIANCA

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

## ORÉGON.

SAINTE-MICHEL DU GRAND-ROND, 22 AOÛT 1874.

Au Révérend Père Maïo, Ancien Missionnaire.

Mon Révérend Père,

C'est bien hardi de ma part de vous écrire de nouveau, si peu de temps après une première missive, mais j'ai compté sur votre indulgence et sur le persévérant intérêt que vous portez aux missions d'Orégon. Mettons donc de côté pour cette fois notre chétive personne pour vous entretenir de la mission sauvage de St. Michel du Grand-Rond, laquelle j'habite en ce moment. Il vous sera agréable d'entendre parler du vénérable missionnaire, qui depuis plus de quinze ans évangélise tout ce pays, et des religieuses dévouées qui depuis près de deux ans partagent ses privations et ses travaux.

Ces travaux, qui consistent principalement dans l'instruction et l'évangélisation, sont rudes et épineux, mais les fruits recueillis sont déjà consolants, et promettent pour l'avenir des résultats plus importants, les bases que l'on pose étant plus solides.

Le Père Croquet qui par un séjour permanent de douze années au milieu de ces tribus les a sauvées de la griffe des protestants, mérite vraiment le titre qui lui a été donné : de *Patriarche des Indiens*. Ces douze premières années ont été des années de labeur et de grandes épreuves. Combattu par les agents protestants, administrateurs de la réserve; empêché par eux de construire une église; demandant l'autorisation de faire venir des religieuses pour l'éducation des sauvages, et recevant de l'un d'eux cette réponse protestante et libérale : "Tant que je serai ici, ces femmes (sic!) ne mettront pas le pied dans la réserve;" passant par mille obstacles divers, il continua toujours son chemin et est enfin arrivé au terme.

M. R. Père, vous avez vu sur les bords de l'Yam Hill la demeure primitive de notre Patriarche, c'est une hutte si misérable que les maisons des sauvages comparées à elle

sont de véritables palais. Et, cependant, cette cabane en bois, basse, étroite, mal-jointe et mal-couverte, servait aussi d'église aux premiers néophytes ; c'est dans ce misérable réduit qu'ils venaient apprendre les mystères de la naissance du Sauveur dans l'étable, et de sa mort sur une croix pour le salut de tous les hommes et en particulier pour leur salut à eux, pauvres sauvages, si faibles et si méprisés.

Enumérer les autres genres de souffrances que le courageux missionnaire eut à endurer pendant ces douze premières années serait un travail de longue haleine et difficile, car le bon Père ne raconte pas facilement aux hommes ce qui fera un jour sa gloire devant Dieu. Disons seulement que pour se soutenir à ce poste, il lui a fallu une santé *de fer* et un dévouement à toute épreuve ; vous allez en juger par ce fait que je puise dans le journal des religieuses, installées en Avril 1874 : "A notre arrivée, écrit l'une d'elles, nous nous chargeâmes de blanchir le linge de l'Eglise.....  
 " celui du Père missionnaire était dans un tel état qu'il nous fut impossible de le blanchir. Son lit était plus misérable que celui des sauvages, les sorris lui en disputaient la possession, à tel point qu'on trouva dans sa pailasse un nid de ces audacieux rongeurs."

Lui-même m'a avoué que souvent au retour de ses missions lointaines, il lui était arrivé de se mettre au lit sans souper, les vêtements mouillés, mourant de faim et de fatigue. Un peu de farine apprêtée d'une façon *quelconque* était sa nourriture habituelle, et il appelait festins les repas dans lesquels il avait du lard salé.

Obligé de desservir plusieurs postes parmi les blancs, il recevait par fois de leur charité quelques cadeaux en argent, en vêtements ou autres objets ; mais il ne gardait rien de tout cela ; c'était pour ses bons amis les sauvages. Pauvre prêtre ! les bords de l'Yam-Hill ont été les témoins muets de ses prières, de ses souffrances et de ses larmes ; mais Dieu s'est laissé toucher et a daigné accorder un commencement de récompense à tant d'efforts persévérants.

Au moment où le Rév. Père Croquet se voyait sur le point d'être chassé de sa mission bien-aimée, pour être remplacé par un ministre de l'erreur, il apprit tout à

coup que les affaires ont changé de face ; un agent catholique venait d'être nommé pour administrer la Réserve, un prêtre catholique allait être officiellement autorisé à demeurer au milieu d'eux, et pour compléter la transformation, des religieuses des SS. NN. de J. M. d'Hochelaga venaient se charger de la direction des écoles.

C'est le 16 Avril 1874 que ces courageuses missionnaires vinrent en effet s'installer au Grand-Rond, et dès lors tout a changé de face dans la Mission. Le bon Père n'avait pu s'occuper que des âmes et encore avec des difficultés sans nombre. Maintenant on va s'occuper des âmes des intelligences et des corps. La pauvre église aura les premiers soins, et verra avec étonnement son linge blanchi avec soin, son autel orné avec goût et ses ornements réparés.

Le missionnaire à son tour a dû *subir* l'industrielle charité des religieuses et renoncer à faire lui-même sa cuisine pour devenir leur pensionnaire ; son linge, véritable trésor de pauvreté pour ne pas dire plus, a dû disparaître et céder la place à du linge neuf et propre.

Quant aux pauvres sauvages, les courageuses religieuses ont entrepris deux tâches qu'elles remplissent avec beaucoup de courage et de succès.

1<sup>o</sup> Guérir leurs corps chétifs et malsains des maladies engendrées par la misère et le manque de propreté ;

2<sup>o</sup> Eclairer et fortifier l'intelligence de leurs enfants par l'instruction et une éducation chrétienne. Ajoutons qu'elles viennent souvent en aide au Rév. Père missionnaire pour travailler à la guérison des âmes. J'espère avoir le temps de vous citer des faits consolants sur ce sujet.

Commençons par ce qui apparaît tout d'abord ; l'extérieur, la santé et la propreté. Voici ce qu'à son arrivée écrivait la chère sœur Marie Perpétue Supérieure des religieuses : " Nous avons une quarantaine d'enfants, garçons et filles, tous entassés dans un seul appartement. Il faut crucifier la nature pour entreprendre cette œuvre que nous avons acceptée pour l'amour de notre divin Epoux. Se voir au milieu d'une classe d'enfants sauvages, presque tous scrofuleux, d'un extérieur des plus repoussants, et d'une mal-propreté extrême, comment envisager un pareil specta-

cle sans sentir son courage ébranlé ! Mais leurs âmes pour lesquelles Notre Divin Sauveur, a versé son sang ne valent-elles pas tout le dévouement d'une simple religieuse."

La femme forte qui écrivait ces lignes, il y a quinze mois, a bien montré depuis ce dont est capable l'âme qui n'attend sa récompense que de Dieu. Aidée de ses Sœurs elle s'est mise à l'œuvre ; et ces pauvres enfants sauvages, vaguères sales, scrofuleux, galeux et mangés par la vermine, se sont transformés peu à peu en de petits-écoliers propres, lavés et peignés ; leurs petits minois s'illuminent peu à peu d'un éclair d'intelligence ; et l'on sent qu'ils deviennent plus chrétiens à mesure qu'ils se civilisent ; leurs habits sont raccommodés avec plus de soin par les mères qui craignent sans doute les admonitions de la Sœur Supérieure qu'elles aiment beaucoup.

En classe les progrès des jeunes garçons seraient très-rapides si un reste d'affection pour le vagabondage ne les détournait souvent de l'assistance à l'école. A part ce défaut, ils sont très-doux, ne se fâchant presque jamais entr'eux, très-modestes, et obéissent sans résistance à la Religieuse qui les enseigne. Ils font des progrès rapides dans la lecture et dans l'écriture, le calcul embarrasse davantage ces intelligences neuves et peu habituées à réfléchir. En commençant ils parlaient tout-bas, il fallut distribuer des récompenses aux plus hardis, maintenant ils parlent haut et poliment. Du reste, la respectable Religieuse qui est leur institutrice a vraiment reçu du ciel tout ce qu'il faut pour une tâche aussi pénible ; jamais un mot qui indique l'impatience, ni même le mécontentement ; sa voix douce et ferme est celle d'une mère chrétienne qui sait se faire aimer, et veut être obéie. Les grands garçons de quinze à seize ans sont les plus pressés à faire ce qui leur est commandé, parce qu'ils comprennent mieux que l'on ne cherche que leurs intérêts.

Quant aux petites sauvagesses, à l'arrivée des Sœurs ici, elles avaient toutes les misères et les infirmités des garçons, plus une intelligence moins développée et par suite moins d'aptitude pour l'étude ; aussi leurs progrès sont-ils moins sensibles que ceux des garçons. La Sœur Marie de l'Enfant-Jésus prend ces pauvres enfants le matin et ne les quitte

que le soir ; devenues soumises et moins sauvages, elles ne songent plus à quitter le lieu de la récréation pour aller courir sur les chemins ou dans les bois ; elles ont, comme les garçons, des voix douces et harmonieuses, et chantent pendant les offices avec piété et entrain. Dans sa visite, l'inspecteur étonné d'une transformation si rapide n'a pu s'empêcher de témoigner aux Religieuses sa surprise et sa satisfaction.

Quant à nos bonnes Sœurs je voudrais bien, mon Révérend Père, vous dire aussi un petit mot sur leur situation présente. Elles sont au nombre de quatre : La Sœur Marie-Perpétue, supérieure, et la Sœur Marie de l'Enfant-Jésus, chargées, la première, de la classe des garçons, et la seconde de celle des filles ; la Sœur Françoise, qui s'occupe du jardin et de différents travaux d'intérieur, et la Sœur Marie-Adolphe, qui est la cuisinière-enchef des Religieuses, des enfants qui prennent tous leurs repas à la maison, et des deux Missionnaires actuellement résidents dans la Réserve.

**PAUVRES Religieuses !** On ne peut se faire une juste idée de leur complet dénuement, et des privations qu'il leur faut s'imposer tous les jours ; leur seule consolation est dans cette parole de notre Vénérable Archevêque : "Courage, mes Sœurs, leur disait-il un jour, plus les privations sont grandes, plus la récompense sera riche." En effet, leur maison blanche à l'extérieur et belle en apparence, n'est en réalité qu'une masure prête à s'écrouler au premier coup de vent ; le plancher est défoncé ; les planches des murs sont tellement disjointes que l'hiver dernier ces bonnes Religieuses ont failli geler avec leurs pauvres petites pensionnaires ; pour comble de malheur, l'unique cheminée en brique s'est écroulée pendant une veillée du dernier hiver ; la toiture est tellement délabrée que la pluie a partout ses entrées libres à la cuisine aussi bien qu'au dortoir ; je ne parle pas du dortoir, où un grand nombre de ces pauvres enfants ont reçu des douches tellement considérables, qu'il a fallu mettre des cuvettes sur leurs lits pour les protéger. Les Religieuses ne sont pas plus épargnées que les enfants ; l'hiver dernier toutes leurs provisions ont gelé ; et les rats, autre fléau du

pays, sont tellement nombreux sous leurs planchers, qu'une seule Religieuse armée d'un couteau en a tué une *soixantaine* dans l'espace de quelques heures, se contentant de les frapper au sortir d'un de leurs trous.

Mais en voici assez sur leurs souffrances, ce sont des filles de la catholique Eglise du Canada et leurs bons parents doivent être fiers de leurs enfants qui savent ainsi souffrir pour l'amour de Dieu et le salut des pauvres sauvages.

Je vous dirai cependant, mon cher Père, que les Religieuses d'Oaklan, leurs sœurs en religion, leur ont envoyé à plusieurs reprises des témoignages de leur amitié et de leur charité ; si bien que la mesure qu'on appelle monastère a pu avoir sa petite chapelle ; la chambre la moins endommagée a reçu les objets du culte envoyé d'Oaklan, et là tous les jours les quatre Religieuses ont le bonheur d'entendre la messe et d'adorer le saint sacrement résidant au milieu d'elles. Ayant tout quitté, et ne possédant rien au monde, j'imagine qu'elles doivent souvent dire comme St Thérèse : " Mon Dieu et mon tout !! "

On rapporte qu'une petite sauvagesse voyant les statues et autres ornements envoyés de Californie, s'écria : " Sister, is this Heaven ! " Mais Montréal, la grande mère nourricière des missions d'Orégon, ne devait pas rester en arrière ; c'est d'abord la bonne Mère Véronique, d'Hochelaga, qui a envoyé des fleurs, et beaucoup d'autres objets précieux, pour la chapelle des Sœurs ; c'est une bonne Dame de Montréal, Madame Marchand, qui a donné un bel ostensor par le moyen duquel le bon Dieu bénit chaque dimanche et les Religieuses et les pauvres sauvages. Puis Madame Haudley des Dalles a fait cadeau d'un tapis pour la chapelle ; M. Thibaud, missionnaire à Portlaud, de son côté a envoyé deux ornements. Le Missionnaire était content, et les Religieuses pleuraient de joie en voyant tant de cœurs généreux secourir leur misère.

Mais les bonnes Religieuses ne se contentent pas de recevoir, elles donnent à leur tour, et leurs cadeaux en valent bien d'autres ; c'est ainsi que deux jeunes sauvages un garçon et une fille, convertis et instruits par elles ont pu recevoir le Baptême et faire leur première Communion ;



dernièrement la jeune convertie entendant des protestants lui dire que toutes les religions étaient bonnes excepté la religion catholique : " Et bien moi, je vous dis, répondit-elle, que toutes les religions sont mauvaises et que la religion catholique est la seule bonne ! " Ces petites victoires de leurs élèves sur le monde et l'esprit du monde consolent nos bonnes Religieuses, et fortifie leur courage pour supporter un nouvel hiver dans leur vieille maison ; car l'incurie de certains hommes, et peut-être la malveillance des autres retarde de plus en plus la reconstruction de cette maison, reconstruction si nécessaire pour ces pays de montagnes où les hivers sont fort rigoureux, et pour les jeunes garçons eux-mêmes qui n'ayant pas de dortoir sont obligés de retourner chaque soir chez leurs parents, souvent à de grandes distances.

L'hiver dernier cinq de ces petits sauvages, orphelins et sans appui, ont préféré coucher toutes les nuits dans une grange voisine de l'école et quand la paille fut mangée, ils couchèrent sur une planche, protégés seulement par une méchante couverture. Ces cinq jeunes gens qu'on m'a fait connaître, sont aussi édifiants dans leur conduite que les enfants des meilleures familles dans nos pays catholiques. Ce matin encore, deux d'entr'eux venaient s'agenouiller pieusement à la Sainte-Table. Disons en terminant que la nouvelle génération des Sauvages promet, si elle est fidèle à son Dieu et désireuse de s'instruire de plus en plus, promet, dis-je, de marcher à peu près à l'égal des blancs. Qu'il en soit ainsi, et que cessant d'être sous la tutelle du gouvernement, ces bons sauvages puissent gérer leurs affaires eux-mêmes et pratiquer leur religion avec une connaissance moins imparfaite de notre croyance et de nos mystères.

Je renvoie à une autre fois de vous parler du triomphe oratoire du Rév. Père Croquet sur un Metis venu pour prêcher la danse superstitieuse comme moyen de salut.

Votre confrère toujours reconnaissant.

L. GAUDIN,

*Ptre. Mis.*

NORD-OUEST.

*Lettre à la Rvde. Sœur Charlebois, Assistante Générale,  
Hôpital Général, Montréal.*

HOSPICE ST. JOSEPH, LAC-LA-BICHE, 12 Avril 1875.

Très Chère Sœur Assistante-Générale,

A l'arrivée du courrier (2 Mars), je recevais votre petit billet du 16 Décembre. Je lus et relus ce consolant billet avec des sentiments de reconnaissance si vivement sentis que j'en pleurais à chaudes larmes. Mon cœur palpitait d'autant plus fort que c'est là première fois de ma vie que je me trouve dans une position qui reclame si impérieusement les secours que vous nous faites espérer.

Chère Bonne Mère, les paroles sont insuffisantes pour exprimer les sentiments que nous inspire votre dévouement maternel. Permettez moi de vous, le dire, notre affection pour vous ne pouvait être augmentée, mais vous avez su multiplier des motifs de reconnaissance qui seront toujours présents à nos cœurs.

Vous désirez que je vous entretienne longuement de notre Chère Mission. Ce désir est un ordre auquel je dois obéir. Je crains cependant que vous n'avez à regretter de me l'avoir exprimé : je raconte si mal.

Depuis que je suis au Lac-la-Biche, le Bon Dieu nous a fait passer par diverses épreuves. Des gelées précoces ont détruit nos moissons, la maladie nous a visités à diverses reprises, puis des événements extraordinaires et imprévus n'ont pas peu contribué à nous réduire à un état voisin de la mendicité. Heureusement que Sa Grandeur Monseigneur Grandin a pu nous secourir à temps, car nous aurions horriblement souffert.

Vous connaissez ce Vénérable Prélat. Jamais nous ne pourrions assez publier ses bienfaits à notre égard. Les sacrifices que ce St. Evêque a dû s'imposer pour nous venir en aide, sont immenses.

Depuis votre visite au Lac-la-Biche, il y a eu de grands changements. Je vous les ai déjà mentionnés sur mes précédentes. Nous commençons donc une ère nouvelle. Le bien se fait, mais sur une petite échelle, à raison de notre extrême pauvreté. Nous avons présentement quatorze petites filles pauvres et un orphelin, de plus cinq pensionnaires et quelques externes de temps en temps. Tout l'hiver nous avons eu quelques jeunes filles pour les préparer à leur 1ère Communion; nous étions obligées de les garder dans la cuisine, et va s'en dire que c'était pour les pauvres cuisinières de grands embarras. Si nous avions les moyens d'avoir une salle pour recevoir pendant quelque temps ces pauvres enfants des bois, il y aurait moyen d'en faire de ferventes chrétiennes.

Il faut être témoin de l'état dégradant où grandissent un si grand nombre de jeunes filles pour soupirer après la réalisation d'un désir si légitime. Hélas! qu'on souffre de ne pouvoir secourir de si grandes misères.

Pour nous missionnaires, une de nos plus grandes croix, c'est de voir tant d'âmes rachetées au prix du sang de N. S. Jésus-Christ tomber dans l'abîme, tandis qu'une légère aide nous aiderait à empêcher cet irréparable malheur. Autant qu'il dépend de nous, nous employons toutes nos ressources à soulager les plus délaissées. D'abord, cet hiver, nous avons recueilli les trois plus vieilles sauvagesses du Lac et encore infidèles pour leur procurer la grâce du St. Baptême. Plusieurs fois par jour un des Rév. Pères venait leur faire le catéchisme en Cri. Le parloir ou l'entrée, leur servait de salle, de dortoir, de réfectoire, de lavoir, etc. Elles y tenaient toujours le petit poêle rouge; puis lorsque le bois était tout embrasé elles en ouvraient la grande porte pour y voir pétiller le feu; la maison ne tardait pas à se remplir de fumée et nos chères vieilles étaient fort étonnées, lorsqu'on les priaient de fermer la porte du poêle, ne comprenant pas qu'on pût se trouver incommodées de ce qui les faisait jouir. Le neuf Mars, l'une d'elle qui s'ennuyait trop de sa loge, fut baptisée avant d'y retourner. Elle reçut au baptême le nom de Marie, son nom sauvage est Wiyasi-Kiephusk. Nos deux autres vieilles obtinrent par leur constance et leur bon-

nez dispositions, outre la grâce du baptême, l'ineffable bonheur de s'asseoir au banquet de l'eucharistie, le jour de la Quasimodo, elles étaient au comble de leurs vœux. Nous fûmes singulièrement édifiées de leur ferveur angélique, un rayon céleste illuminait leurs figures décrépites. Nous nous plaissions à les contempler.

Oh ! c'est alors que nous fûmes amplement récompensées de la gêne qu'elles nous avaient fait involontairement souffrir. En nous racontant quelques épisodes de leurs vies, elles nous disaient : " Nous demandions toujours au Grand Esprit de nous faire connaître le bon chemin pour aller à lui. Il nous a donc écoutées, non jamais plus, nous ne ferons le mal." Le 6 Avril elles nous quittaient pour retourner à leurs pénates. Les adieux furent touchants, j'éprouvais de la peine à les voir s'éloigner de la mission, elles en éprouvaient tant elles-mêmes. Leur nom est Marie Rose Otenaskamikapiû et Marie Adèle, descendant des Gladu, dont elle conserve le nom. On ne put jamais savoir son nom sauvage.

Permettez que je revienne sur le sujet de nos chères enfants. C'est sur ce petit noyau que repose nos plus légitimes espérances pour l'avenir. Une canadienne, onze métisses canadiennes crises, trois métisses canadiennes porteurs, (Sauvages des Montagnes Rocheuses) une métisse américaine porteur et trois petites sauvagesses crises forment notre bande joyeuse et intéressante. Plusieurs de ces bonnes enfants lisent très bien en français et en anglais, calculent et écrivent passablement. Deux petites Crises surtout se distinguent par leurs talents remarquables.

Catherine Kakékamic n'est avec nous que depuis vingt mois ; lorsque nous la recueillîmes elle faisait pitié à voir, : âgée de 7 ans elle n'était ni plus grosse ni plus grande qu'une délicate enfant de trois ans, tant elle avait souffert de mauvais traitements ; elle ne comprenait pas alors un mot de français. Aujourd'hui, cette petite fait une bonne lecture en français, elle commence à compter et à écrire, puis elle sait toutes ses prières en français, quelques unes en latin. Sa petite sœur Angélique âgée de cinq ans n'est avec nous que depuis le mois d'Octobre dernier : elle épelle très bien dans son syllabaire, dit seule et

distinctement l'Oraison Dominicale, la Salutation angélique et le Symbole. Le Rév. Père Leduc en assistant, l'autre jour, à un examen des enfans, ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Vraiment ces pauvres enfans des bois ne manquent ni de talents, ni d'esprit, ni de cœur, il ne leur manque que la culture. Ah ! si nous avions des ressources, quel bien ne ferions-nous pas.

Le 4 Avril cinq de nos élèves firent leur première communion. C'était beau et touchant de les voir ; ce jour-là il y eut en tout 22 premières communions y compris nos deux chères vieilles Sauvagesses, et une protestante qui avait fait son abjuration quelques jours plus tôt. J'ai oublié de vous dire en son temps que cette pensionnaire protestante qui est ici depuis 18 mois, avait aussi fait son abjuration, elle a été baptisée le beau jour de Noël, et a eu le bonheur de faire sa première communion le Jeudi Saint. Elle dit vouloir mourir ici ; son frère, quoique protestant, l'y laissera tant qu'elle voudra.

Depuis le commencement de Mars plusieurs familles sont réduites à la mendicité. Le généreux Père Leduc nous autorise à donner à manger à ceux qui ont faim. Nous avons encore beaucoup de poissons heureusement, car nos pauvres affamés viennent sans gêne demander leurs besoins : on dirait que le poisson est à eux et non à nous, ils boivent et mangent sans songer à nous rendre le plus petit service. L'autre jour ma Sr. St. Michel, en finissant de servir ces pauvres, dit à un jeune homme de 16 ans : " Alexis, entre donc quelques brassées de bois ;" il le fit, et deux jours après en venant encore manger il reclama son paiement. En les servant à mon tour, j'aperçois un jeune homme à moitié vêtu, il faisait froid ; j'en eus pitié, je lui fis dire que s'il voulait travailler, je lui donnerais des pantalons et ce n'était pas sans besoin ; je crus que ma proposition allait le réjouir. Pas du tout. Il devint pensif, réfléchit assez longtemps, puis en soupirant, il dit : " Que me donnera-t-elle à faire ?" Il se trouvait assez bien vêtu ; je me détournai pour rire. Pauvres Sauvages ! ils ont plus peur du travail que de la misère. C'est le résultat d'une première éducation. Comme vous le voyez, l'éducation des enfans est ici la base de toute la civi-

lisation future ; mais hélas ! nos ressources sont si petites, si petites que nous serions même forcés d'abandonner le peu que nous avons entrepris dans ce but, si nous n'espérons être secourus par les âmes charitables et généreuses de notre Canada. Vous nous l'avez écrit, déjà quelques personnes se sont imposées de grands sacrifices en faveur de notre œuvre. Permettez-moi de me servir de votre entremise pour offrir à nos généreux bienfaiteurs nos sentimens de respect et de gratitude.

Je ne vous ai pas encore parlé de la grande faveur qui nous fut accordée durant les Jours gras. Pour la première fois, nous eûmes l'inéffable bonheur d'avoir les 40 Heures. Nos pauvres gens vinrent en grand nombre aux offices. A part ce temps, aux personnes de la Mission était réservée la délicieuse consolation de tenir fidèle compagnie à notre Bon-Jésus. Nos chères enfans venaient aussi tour à tour en sa sainte présence y prier pour leurs bienfaiteurs et bienfaitrices au nombre desquels vous n'êtes pas la dernière.

Durant la nuit du Jeudi Saint au Vendredi Saint, on s'organisa de manière à ce qu'il y eût toujours deux ou trois personnes de notre maison en présence du St. Sacrement. Nos enfans demandèrent et obtinrent la permission d'avoir leur heure de veille. Je voyais avec bonheur leur empressement à sortir du lit pour se rendre au reposoir. Les plus petites y dormaient bien un peu aux pieds du Divin Maître qui ne s'en offensa pas, j'en suis sûre. Durant la Semaine Sainte il y eut retraite générale pour la population ; les tempêtes continuelles qu'il fit tout le temps empêcha nos gens d'y venir en grand nombre. Le jour de Pâques, le temps était un peu plus favorable, presque tous les catholiques vinrent à l'église, il y avait foule. Après la Sainte Messe une magnifique croix de 35 pieds de hauteur fut plantée vis-à-vis de notre maison sur le bord du Lac. Ce pieux monument fait une profonde impression sur nos pauvres gens. Je vous assure que nos zélés Missionnaires ne s'épargnent pas pour l'avancement du règne de N. S. J. C. dans cette partie de la vigne du Seigneur confiée à leur sollicitude.

Un mot de notre récolte : 150 minots d'orge et 138 minots de mauvais blé sont tout notre avoir. De puis l'automne dernier nous avons déjà mangé près de 80 minots. On projette de semer ce printemps 80 minots et le reste sera notre part de galette, etc., etc., d'ici à la prochaine moisson. Nos patates se sont bien conservées cet hiver ; notre jardinage a été très petit, et cette année nous recueillerons encore moins parce que nous n'avons que très-peu de graines à semer. Celles que nous espérons de votre charité nous arriveront trop tard, nos hommes ne pouvant être de retour de Carlton avec nos effets avant les premiers jours de Juin. Nos poules vivent encore, mais que de sollicitude pour les hiverner, puis à présent, pour les préserver de la gueule des chiens.

Il me semble, Bonne Mère, que vous ne seriez pas satisfaite, si je terminais cette longue lettre sans vous dire un mot de nous toutes. Nos santés sont faibles ; cependant, chacune de nous soutient tant bien que mal à sa besogne, Le dévouement de nos chères filles mérite une juste louange. Souvent je me plais à considérer la belle couronne qu'elles se tressent pour l'éternité ; leur santé est bonne.

Bonne et compatissante Mère, j'insère avec la présente une petite liste des articles dont nous avons le plus pressant besoin dans l'espoir que vous trouverez encore des cœurs sensibles et généreux qui ne se refuseront pas à nous secourir.

Veillez excuser cette narration faite sans suite. Nous sommes si occupées à préparer le linge, les vivres, etc., etc., des Missionnaires qui partent chacuu de leur côté qu'il m'est impossible d'y mettre plus d'ordre.

Mes chères compagnes vous écrivent.

Je serai prise de court si je n'écris pas à notre Bienfaiteur inconnu, l'ignorance de son nom ne mettant nul obstacle à notre gratitude envers lui. Je me ferais un devoir de lui exprimer nos sentiments et je suis certaine que vous vous ferez un plaisir de les lui présenter.

Depuis deux jours, le temps est au beau ; et si cette température continue nous saluerons bientôt le printemps que nous désirons vivement. Le foin est rare, nos animaux sont maigres. Je crains qu'il n'en meurt plusieurs. Aujourd'hui

douze Avril, nous apprenons que la chaussée du moulin est brisée, c'est nous annoncer la rareté du pain. Les voyageurs emportent le peu de farine qui nous reste. A la maison, on vit comme l'on peut. Le poisson ne s'emporte pas en voyage.

Si jamais il m'est donné, Chère Mère, de vous revoir, ce jour comptera au nombre des plus beaux de ma vie.

Veillez offrir à notre Très-Honorée Mère mes sentiments respectueux et filiaux et vous, Très-Chère Sœur Assistante, vous savez, n'est-ce pas, ce que vous porte de reconnaissance et d'affection

Votre toute dévouée en N. S.,

SŒUR YOVILLE,  
*Sr. de la Charité*



## SASKATCHIWAN.

Les lettres de Carlton et de St. Albert disent que les Métis s'éloignent en grand nombre des établissements et vont se fixer dans les prairies à proximité du buffle. C'est un grand malheur pour le présent et qui aura des suites très funestes, dans un avenir, qui n'est pas éloigné. La lettre suivante pourra nous en donner une idée :

SASKATCHIWAN, 15 Sept 1875.

Mon Rév. et bien cher Père,

J'arrive de la grande prairie, où j'ai fait un voyage à peu près comme ceux que nous faisons ensemble, lors de votre séjour au milieu de nos tribus sauvages. Après avoir passé les premiers mois de l'été à visiter les soldats du fort McLeod sur un des tributaires de la rivière du *Ventre*, les tribus des Piéganés et des Koutanais, je suis revenu à notre petit établissement de la rivière des *Arcs*. C'est de là que je suis parti avec un jeune Missionnaire, pour aller faire la Mission chez les Cris. Je ne puis assez vous dire combien les pauvres sauvages deviennent de plus en plus misérables, et cela surtout à cause de la diminution du buffalo ! Les Métis habitent les prairies comme les sauvages, sans compter la *Police Montée* et tous les autres étrangers, qui ruinent le seul moyen de subsistance de l'homme des prairies.

Nous avons pu visiter tous les Cris, mais non sans avoir beaucoup marché, pour trouver les différents camps si dispersés dans plusieurs directions. Je puis vous assurer que ce n'est pas une petite tâche d'opérer le bien parmi ces peuplades nomades sans cesse préoccupées de l'idée de ne pas manquer telle bande de buffalos qu'un heureux hasard dirige de leur côté. Je dirai même qu'en hiver la chose serait presque impossible pour le Missionnaire à moins qu'il ne fût fourni de provisions pour tout le temps de son voyage, et que ne devra-t-il pas faire en face de sauvages, qui n'ont rien pour satisfaire leur faim !

Maintenant le point le plus proche où les Cris passent

l'hiver, est sur la rivière Labiche. Eux et les Métis repoussent les Pieds Noirs tout à fait au sud, de sorte que ces derniers ne se trouvent plus jamais au nord de cette rivière. Il est vraiment inquiétant de voir les buffalos diminuer à vue d'œil ! Encore quelques années et le Gouvernement aura sur les bras ces différentes tribus du nord-ouest, qui lui demanderont de quoi les empêcher de mourir de faim. Sans être prophète, nous pouvons dire que bientôt un courrier ira informer le Gouvernement d'Ottawa que des camps entiers de sauvages du nord-ouest sont morts de faim et de misères au milieu de l'hiver. Je suis forcé de le dire, les Métis sont la principale cause de tout cela. Autrefois, ils avaient des lois très sévères pour régler leur chasse au buffalo ; leurs nombreuses caravanes n'apparaissaient qu'à certaines époques dans la prairie, mais aujourd'hui ils y sont toute l'année, et divisés en différents petits camps, avec des armes bien plus puissantes que celles des sauvages, et balayent devant eux les troupeaux de buffalos. Mais entendez les plaintes du pauvre sauvage, qui, se voyant sur le point de périr, s'adresse à celui de qui il croit attendre quelque protection. " Où est ce traité si longtemps promis et qui doit nous assurer un équivalent pour tout ce qu'on ôte de nos seuls moyens pour vivre ? " Il crie maintenant à haute voix et dit que le Grand Chef des Blancs a envoyé ses soldats avant le traité, afin de leur imposer les conditions, qu'on veuille ou ne veuille pas les accepter.

Tout cela m'inquiète beaucoup et jette un grand malaise parmi les sauvages. Nos paroles pour les rassurer ne serviraient peut-être qu'à les irriter davantage.

Je suis, Monsieur, votre frère dévoué,  
Miss, dans le nord-ouest.

Vers le temps de la date de cette lettre, M<sup>r</sup> Grandin, Evêque de St. Albert et de la Saskatchewan, était sur le point de partir, accompagné par le Rév. Père Scollen, pour visiter les sauvages des Prairies. Sa Grandeur devait se rendre à la rivière des Arcs, de là au fort McLeod, et puis revenir par les camps des Cris. La présence de l'Evêque au milieu de ces tribus ne manquera pas de produire de bons effets, ne serait-ce que pour les encourager dans leurs bonnes dispositions pour la Prière et à supporter avec patience leurs misères.

MANITOBA.

STE. MARIE DE WINNIPEG, 3 Oct. 1875.

M. P. Poulin, Ptre. ancien Curé.

Bien cher Ami,

Je vous trace ces lignes sous une impression bien pénible, puisque des lettres du nord viennent de nous annoncer qu'un de nos bons frères convers, le frère Alexis, vient probablement de périr de faim. Il paraît que ce cher frère, envoyé par les Missionnaires, avait laissé la mission de la Nativité, en compagnie de quelques personnes, pour remonter la rivière Athabaskaw et de là à la mission du lac Labiche pour y rencontrer Mgr. Farand. Parmi la bande il y avait un bon serviteur, nommé Louis Lafrance, et une orpheline, envoyée aux Sœurs du lac Labiche. Après avoir remonté la rivière pendant quelque temps, voyant que le trajet devenait de plus en plus difficile et les provisions commençant à baisser assez pour donner des inquiétudes, on parla de retourner d'où on était parti; mais le frère avec Louis Lafrance et la petite fille débarquèrent et laissant leurs compagnons descendre le courant, ils se jetèrent dans la forêt et voulurent faire chemin droit au lac Labiche. Ils avaient probablement plus de cent milles à traverser, par un pays affreux, n'ayant que quelques bouchées de vivres et un fusil. Dès qu'on apprit à la mission de la Nativité cette tentative plus que hasardeuse, on envoya à la recherche et à la poursuite du frère et de ses associés. Malgré plusieurs jours de perquisitions, on ne trouva enfin sur le rivage que le fusil et quelques objets, qui n'indiquaient que trop que les possesseurs étaient dans le délire des personnes découragées par les privations. On vint à bout de se rendre au lac La-Biche pour donner l'alarme. De suite plusieurs hommes partirent et commencèrent à parcourir pendant un grand nombre de jours ces forêts, dans la direction supposée. Quand on nous écrivit, il y avait déjà vingt jours qu'on cherchait ainsi, mais sans succès. Il est donc tout probable que ces trois infortunés ont péri de misères et

de faim, après avoir fait des efforts inouïs pour soutenir leur existence et arriver au but désiré. Je vous communique cette nouvelle afin que vous la passiez à nos amis et demandiez leurs prières pour ces missions si éprouvées.

Le frère Alexis (français), était un homme fort et courageux. Accoutumé et formé aux misères de ces pays sauvages, depuis bien des années il travaillait avec un dévouement admirable à l'œuvre de nos missions. S'il est mort, comme on peut le supposer, c'est une bien grande perte pour nos Pères du Nord. Louis Lafrance, Métis Iroquois, depuis plusieurs années était au service de nos Missions et s'est toujours montré un dévoué et fidèle serviteur. Il était comme un de nos frères.

Nous avons tous le cœur bien brisé par ce lamentable accident (si vraiment accident il y a) et vous devez supposer quelle grande part nous prenons à la juste douleur de nos Pères de là-bas—en face de ce nouveau malheur. Nous n'avons cependant qu'à baiser la main de cette Providence de nos pauvres Missions, qui nous frappe, mais nous traite toujours comme une tendre Mère.

Veillez communiquer ces détails à notre vénérable ami et père, Mgr. de Montréal. Offrez lui de nouveau mes hommages et ma filiale affection.....

Votre tout dévoué ami,

ALB. LACOMBE,  
Ptre. O. M. I.

*NOTE de l'Editeur des Annales.*—Postérieurement à la lettre du Rév. Père Lacombe, nous sont parvenues d'autres lettres nous informant que le malheur qu'on appréhendait est réellement arrivé: le corps du bon frère Alexis a été trouvé recouvert de sable sur le bord d'une rivière; mais on n'a pas de nouvelles des deux autres. Sont-ils tous morts de faim ou bien quelque accident a-t-il été la cause de ce malheur?

Il est probable que les prochaines nouvelles jetteront de la lumière sur ce pénible événement qui frappe bien durement les Missions du Nord-Ouest.

## OBITUAIRE.

Les missions et les Sœurs de la Charité (Sœurs Grises) viennent de faire une grande perte dans la personne de la regrettée Sœur Wittman qui est décédée, après quelques jours de maladie, dans la nuit du 21 du mois dernier, au Couvent de St. Boniface.

Marie Wittman était née le 30 Octobre 1807 à la Côte des Neiges, près Montréal. En 1845, elle quittait le monde où elle avait vécu jusque-là comme une religieuse, pour se dévouer à l'œuvre de la mission de la Rivière Rouge. Elle partit de Montréal n'étant encore que postulante avec une compagne, la Révérende Sœur Cusson, et arriva à sa destination au mois d'Août de la même année, en compagnie de Monseigneur Taché et du R. P. Aubert, O. M. I. après un pénible voyage de 60 jours, par la route des canots. Elle prononça ses vœux le 21 Novembre 1847. Ses trente ans passés à la Rivière Rouge furent trente années de travaux de toutes sortes et du plus beau dévouement. La mort de cette excellente religieuse est une perte non seulement pour sa Communauté dont elle faisait l'édification, mais encore pour tous les missionnaires de la Rivière-Rouge à qui elle rendait de si grands services.

L'enterrement a eu lieu le 23, au milieu d'un grand concours. Mgr. l'Archevêque fit la levée du corps, chanta la messe et fit l'absoute, ayant pour Prêtre Assistant le Révd. P. Maisonneuve de l'Archevêché, pour Diacre et sous-Diacre le R. P. Baudin, de St. Marie de Winnipeg, et le Révd. M. Samoïsette, de St. Agathe. Assistèrent au chœur le Révd. Mr. Dugast, curé de la Cathédrale, ainsi que les RR PP. Tissot, Lacombe et Dandurand, O. M. I. et dans la nef les Révérendes Sœurs des Très Saints Noms de Jésus et Marie de Winnipeg et plusieurs dames et citoyens de St. Boniface.

R. I. P.

## PIE IX ET LE CHAH DE PERSE.

Le 7 octobre a eu lieu au Vatican une solennelle et touchante cérémonie: c'était une audience accordée au général Nazar-Aga, envoyé extraordinaire du Chah de Perse et ministre plénipotentiaire en France, qui était chargé de remettre au Saint-Père une lettre autographe du souverain persan, en réponse à une lettre que Sa Sainteté lui avait adressée, au mois de juillet dernier, pour lui recommander Mgr. Cluzel, premier vicaire apostolique en Perse, et les catholiques de son empire.

Arrivé devant le Saint-Père, qui était entouré de plusieurs cardinaux et de prélats de la cour pontificale, Son Excellence l'envoyé extraordinaire a adressé à Sa Sainteté les paroles suivantes en français:

TRÈS-SAINTE PÈRE,

C'est avec un véritable bonheur et avec un cœur plein de sentiments de joie et de félicité que je viens me présenter à Votre Sainteté pour remettre entre Ses mains la lettre que S. M. I. le Chah-Chah de Perse, mon Auguste Souverain, Lui a adressée, et par laquelle Il Lui exprime les sentiments d'affection et de vénération, dont Il est pénétré pour Votre Sainte Personne.

Les termes de cette lettre sont si éloquents et si expressifs que je me trouve incapable d'ajouter quelques autres expressions, craignant d'atténuer la portée de chaque parole d'amitié et de nobles sentiments dont elle est empreinte.

Cependant je croirais ne point remplir ma mission tout entière, si je ne déclarais pas à Votre Sainteté que j'ai reçu des instructions formelles, qui m'enjoignent de Lui répéter de vive voix que S. M. I. le Chah est rempli pour Elle des sentiments de tendresse et d'affection et que par considération pour Votre Sainte Personne, Il est aujourd'hui plus que jamais disposé et plein de bienveillance envers ses sujets catholiques, et que, surtout après avoir reçu Votre affectueuse lettre, Il a bien voulu donner des ordres aux gouverneurs de toutes les provinces pour les recommander à leur protection spéciale.

Fier d'avoir rempli ma haute mission auprès de Votre Sainteté, je retournerai heureux à mon poste en remportant avec moi l'agréable souvenir d'avoir eu le bonheur de Vous voir avant ma mort, de Vous présenter mes respectueux hommages, et de Vous demander, en ma qualité

d'enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, votre bénédiction pour moi et pour toute ma famille.

Le général Nazar-Aga a ensuite remis au Souverain-Pontife, très-ému et touché des paroles qu'il venait de prononcer, la lettre autographe du Chah de Perse, qui est ainsi conçue :

*A Sa Sainteté très-vénérable et illustrissime le Pape, orné d'un caractère de Messie, élevé autant que les habitants du monde céleste. Puisse-t il être assisté de la grâce du Seigneur !*

Elle est parvenu jusqu'à nous, qui sommes animés du sentiment de sincère amitié, la tendre et vénérable lettre de Votre Sainteté, aux qualités angéliques, par vous tracée dans l'abondance de votre amitié. Cette lettre, qui avait été confiée à S. Exc. le très-honorable Augustin, archevêque d'Héraclée, par vous envoyé vers nous avec des présents, chers et précieux gages, illustres souvenirs, destinés à accroître toujours notre affection.

Afin de faire connaître d'une façon plus particulière quelle valeur et quelle considération nous accordons à la lettre et aux présents de Votre Sainteté, nous les avons reçus de nos propres mains, de notre propre personne impériale ; nous avons parlé en présence de tous, ainsi qu'il était convenable, de l'amitié et de l'affection de Votre Sainteté pour nous.

En outre, nous avons cru nécessaire en vous adressant cette lettre, inspirée par l'amitié, de vous signifier notre joie cordiale et notre intime satisfaction pour cette marque d'amitié et de sincère affection que nous donne Votre Sainteté. Conformément à vos desirs, les délégués de la religion catholique, tous les individus de cette nation, ont été et seront objets de bienveillance, comblés de tous égards et de toute protection.

Pour augmenter ces égards, nous avons adressé des instructions aux gouverneurs des provinces et des ordres formels concernant les droits, la protection et la liberté des catholiques, relativement à leur religieuse croyance.

Et en fait, nous considérons les individus de la susdite nation catholique habitant l'empire persan comme un dépôt fait par Votre Sainteté à notre sauvegarde, et, comme il est naturel, nous nous chargeons du dépôt qui nous est confié. Car nous considérons votre personne comme la plus grande parmi les disciples du Messie (salut à lui !) et pour cela digne de vénération.

Nous désirons que grâce à la pureté de votre cœur, vous ne nous oubliiez pas dans vos prières et que nos relations avec Votre Sainteté continuent toujours.

Écrit dans notre royal château de Téhéran le mois de Ribî-Oub Sami 1292 mai 1875.

(Suit l'empreinte du sceau et la signature de S. M. le Chah.)

Le Saint-Père ne fit pas de réponse directe à l'envoyé persan, mais il l'invita à s'asseoir près de lui, et du ton le plus affectueux il lui dit combien il était reconnaissant à son souverain de la bienveillance qu'il témoigne aux catholiques de son empire et du bel exemple qu'il donne ainsi aux autres souverains. " Nous rendons grâces au Seigneur, dit il, " des consolations qui nous viennent d'un pays si éloigné " et d'un monarque qui n'est pas chrétien, tandis qu'il ne " nous en vient pas d'autres pays d'où nous serions en droit " d'en attendre." Puis il s'entretint avec l'envoyé persan de la situation religieuse et sociale de cet antique empire qui remonte aux temps les plus reculés, et la conversation devint des plus intéressantes. Le général Nazar-Aga, interrogé par Sa Sainteté, lui apprit qu'il appartient à une ancienne famille persane qui s'est toujours maintenue dans la foi catholique, ce qui n'a pas empêché son souverain de l'honorer de sa haute bienveillance et de lui confier les missions les plus importantes, comme celle de le représenter à Paris depuis 1870, et de l'envoyer se prosterner aux pieds de Sa Sainteté.

L'audience du 7 octobre, on le voit, a une importance exceptionnelle : elle fait honneur au Chah de Persé et permet d'entrevoir de nouveaux progrès pour le catholicisme dans l'antique royaume d'Iran.



## TONG-KING MÉRIDIONAL.

MASSACRE D'UN MISSIONNAIRE ET DE PLUSIEURS CHRÉTIENS  
PAR LES PIRATES.

M. Tessier, Missionnaire au Tong-King méridional, écrit, de Xà-Doài, le 11 juin 1875, à son confrère M. Monrouziès, actuellement en France :

“ ...J'ai eu le cœur navré en traversant Đông-Thàng et Quinh-Luu, districts jadis peuplés de belles chrétientés, aujourd'hui couverts de ruines. Sur quelques points on a rebâti de misérables cabanes que le premier coup de vent renversera ; leurs habitants n'ont rien pour se nourrir ; ils sont contraints d'aller mendier, car la communauté ne peut plus se charger d'eux. La famine est toujours grande ; presque nulle part la moisson n'a été bonne. Les païens aussi ont beaucoup à souffrir de la famine.

“ J'ai à vous annoncer une nouvelle bien douloureuse : notre cher M. Marie a été pris et tué par les pirates.

“ Parti de Saïgon le 10 mai, avec quatre-vingts de ses chrétiens que la persécution avait chassés de leur pays et qu'il reconduisait au Tong-King, il fut arrêté, le 23, à Vâng-Dang, petite baie au sud de Tourante, où la barque avait relâché pour faire provision d'eau et de bois. Les pirates s'emparèrent de ce qui leur convenait, et laissèrent aller M. Marie avec tout son monde.

“ Si le vent eût été favorable et fort, ceux-ci auraient pu se sauver. Mais il faisait presque calme plat, et la barque n'avancait pas. Au bout d'un instant, les forbans se ravisèrent, retournèrent à bord, prirent tout ce qui restait, tuèrent cinq hommes, arrêterent le missionnaire, l'élève Tri qui revenait de Pinang où il avait fini ses études, et beaucoup d'autres passagers ; puis ils mirent le feu à la barque. Bon nombre d'Annamites, une vingtaine peut-être, s'étaient jetés à l'eau pour échapper au fer de ces misérables. On espère qu'une partie au moins d'entre eux auront pu regagner leur barque, éteindre le feu et se sauver.

“ Tout d'abord les pirates traitèrent bien M. Marie ; ils paraissaient vouloir le mener à Haïnan ou à Canton pour le

relâcher. Mais, deux jours après son arrestation, lui ayant servi à souper, ils se précipitèrent sur lui et le jetèrent à la mer avec l'élève Tri. Notre cher confrère ne fit entendre aucune plainte. Il avait exhorté les chrétiens à la patience; il leur donnait l'exemple. Les pirates stationnèrent près d'une heure pour voir si les corps ne repâraient pas. Aucun ne reparut, et l'on continua la navigation. Ce doit être à peu-près en face de Bô-Chinh que M. Marie a été jeté à la mer.

“ Arrivés à l'île de Hou-Mê, en face de Cua-Bông, les pirates firent provision d'eau et repartirent. Lorsqu'ils furent loin de Hou-Mê, ils jetèrent onze personnes à l'eau: deux enfants à la mamelle et neuf femmes âgées. Ils gardèrent à bord vingt-sept personnes: neuf jeunes garçons de seize, quinze, douze, dix, six et cinq ans; neuf femmes mariées ou jeunes filles de douze à vingt-cinq ans. Des onze personnes jetées à la mer, une seule a échappé à la mort, après avoir lutté près d'une demi-journée contre les flots. C'est une femme d'une quarantaine d'années. Elle invoquait avec confiance la sainte Vierge, lorsqu'une vague la poussa à Hou-Mê, où le lendemain elle fut recueillie par une barque de pêcheurs, puis conduite au village chrétien de Cua-Bông. Le P. Dào écrivit aussitôt à Mgr. Gauthier. Cette femme est arrivée avant-hier à la communauté, et je l'ai moi-même interrogée. Elle pleurait encore en racontant la mort de M. Marie. Elle a perdu son petit garçon de neuf ans; il est resté aux mains des pirates.

“ M. Marie s'est sacrifié pour les chrétiens. Il n'ignorait pas qu'il exposait sa vie en partant avec eux. Il lui eût été bien facile de revenir au Tong-King à bord d'un vapeur français; mais il voulait épargner à ses chrétiens les vexations qui les attendaient de la part des mandarins à leur arrivée, s'ils revenaient seuls. Je n'ai point à vous faire son éloge; vous le connaissez. Vous savez son zèle et sa charité; vous comprendrez la grandeur de notre perte. Prions pour lui; il priera bientôt pour nous, s'il ne le fait déjà.”

Une lettre de Mgr. Croc, coadjuteur de Mgr. Gauthier, vicaire apostolique du Tong-King méridional, en date du 14

juillet dernier, donne de nouveaux détails sur la mort de M Marie et de ses chrétiens :

“ Après avoir passé six mois dans la capitale pour plaider la cause de nos chrétiens de Nghi, je viens de rentrer dans mon cher dictrict du Bô Chinh. Ma tristesse, déjà grande du peu de succès de mes démarches à Hué, a été portée à son comble lorsque, à mon retour à Huong-Phuong, j'ai appris le nouveau malheur qui vient de frapper la mission.

“ Vous savez que M. Marie, lors du pillage et du massacre de la chrétienté de Manh-Son par les païens du Phù-Nghiá, avait échappé comme par miracle au glaive des assassins. Il put se jeter dans une barque, et, après mille dangers, arriver heureusement à Saïgon avec environ quatre-vingts personnes, hommes femmes et enfants, tristes débris d'une chrétienté de mille âmes. Mgr Colombert et les Sœurs de Saint-Paul accueillirent ces malheureux avec une charité que Dieu récompensera et que nous n'oublierons jamais. Pendant les quatorze mois que nos Manhsonnais son' restés à Saïgon, ils ont trouvé abondamment la nourriture et le vêtement ; quelques uns ont même pu, en prévision d'un prochain retour, amasser un assez gros pécule.

“ Au Tong-King méridional, on soupirait après le retour de M. Marie et de ses compagnons, afin de relever les ruines de Manh-Son. Ce cher confrère, plein de confiance en la sainte Vierge, avait choisi le mois de mai pour se mettre en mer. Avant de s'embarquer, il célébra la sainte messe, et tous ses chrétiens communiaient de sa main. On mit à la voile, en invoquant l'Étoile de la mer ; les visages étaient rayonnants, les cœurs débordaient de joie à la pensée de revoir bientôt les rivages chéris du Tong-King.

“ Je laisse parler une pauvre femme qui a été témoin et victime du massacre :

“ Le 23 mai (fête de la Sainte Trinité), après avoir fait de  
 “ l'eau à Vùng-Dang, nous avons été pris par une jonque de  
 “ pirates montée par quinze hommes. N'ayant point d'armes,  
 “ toute résistance était impossible. Les brigands, après avoir  
 “ pris ce qui était à leur convenance, étaient repartis sans  
 “ nous faire d'autre mal. Ils étaient déjà assez loin pour  
 “ nous faire croire que nous étions hors de danger, lorsqu'ils

“ revinrent sur nous. Dix hommes furent sabrés et jetés à  
 “ la mer. Les autres furent dépouillés de tout insigne de  
 “ religion, chapelets, scapulaires, médailles, etc., et conduits  
 “ à bord de la jonque. Notre barque fut livrée aux flammes  
 “ Pendant la route, les pirates firent le triage de leurs prison-  
 “ niers ; les plus âgés furent jetés à la mer. Un soir, après  
 “ trois jours de navigation, le P. Marie qui prenait son repas  
 “ à l'arrière de la jonque, fut sommé de se lever et immédia-  
 “ tement précipité dans la mer ; ses deux élèves eurent le  
 “ même sort. Les pirates s'arrêtèrent environ une heure  
 “ pour constater la mort du P. Marie ; ne voyant pas surna-  
 “ ger son corps, ils poursuivirent leur route jusqu'à l'île Hou-  
 “ Mè, où ils mouillèrent pour faire de l'eau. Ils reprirent  
 “ ensuite le large et me jetèrent à la mer avec dix autres  
 “ personnes. Ils retinrent mon enfant âgé de neuf ans, qui  
 “ voulait mourir avec moi. Ne sachant pas nager, j'aurais  
 “ dû périr dix fois pour une. Les vagues m'ont poussée jus-  
 “ qu'à Hou Mè, d'où une barque de pêche m'a ramenée au  
 “ continent. Les pirates ont gardé neuf garçons et dix-huit  
 “ jeunes filles ; ils ont tué ou noyé cinquante-quatre person-  
 “ nes.

“ Lorsque le P. Marie fut jeté à la mer, il ne poussa pas  
 “ un cri ; au fond de la jonque, les chrétiens pleuraient et se  
 “ lamentaient, les pirates leur imposèrent silence par de  
 “ terribles menaces. La veille de sa mort, on avait vu ce bon  
 “ Père cacher son visage dans ses mains ; il pleurait.”

“ Il pleurait, non sur son sort, mais sans doute sur le sort  
 de ces pauvres enfants qu'il prévoyait devoir être emmenés  
 en captivité avec grand danger pour leur salut.

“ M. Marie écrivait toujours au commencement de ses  
 lettres les initiales R. + M. (*Regina Martyrum*). Nul doute  
 qu'il n'ait été martyr de sa charité. Au lieu d'attendre à  
 Saïgon l'occasion d'un vapeur, comme on le lui avait sou-  
 vent conseillé, il voulut, jusqu'à la fin, partager le sort de  
 ses chers chrétiens : *In finem dilexit eos*.

“ P. S.—Pendant que nos chrétiens faisaient à Saïgon  
 leurs préparatifs, des Chinois sont venus, à diverses repré-  
 ses, les questionner adroitement sur l'époque du départ, sur

la cargaison, le personnel et la destination. On sait d'ailleurs que les pirates forment de puissantes compagnies qui ont leurs affiliés dans les principaux ports d'Annam.

“ Deux jonques de pirates, actuellement mouillées à Vung-Chim (Sough-Gianh) ont déjà capturé plusieurs barques de chrétiens. Les malheureux, retenus prisonniers à bord jusqu'à entier paiement de leur rançon, ont entendu les forbans raconter que la barque de M. Marie avait été prise par une jonque de Van-Ninh (province de Canton.) ”

## BIRMANIE ORIENTALE (INDO-CHINE)

M. Biffi, préfet apostolique de la Birmanie orientale, écrit de Toungoo, le 1<sup>er</sup> juin 1875, à Mgr Marinoni, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères de Milan :

La visite que j'ai faite, cette année, dans les montagnes, des Carians, a été signalée par cinq cents baptêmes, la plupart d'adultes. Ce résultat est dû aux travaux de l'excellent M. Tornatore, aidé des deux catéchistes Nasuelli et Frangi. Je n'ai fait que récolter ce qu'ils avaient semé.

C'est pour moi une véritable consolation de me trouver au milieu des Carians ; ce peuple est bon, respectueux, docile, plein de foi. L'année dernière, un des principaux habitants de Mello baptisé depuis un an, étant tombé malade, demandait avec instance qu'on allât chercher un prêtre : " — Oh ! disait-il, que le prêtre vienne ; qu'il vienne, et qu'il prie pour moi ! " Un protestant de Puepoli, dangereusement malade, fit appeler le catéchiste Nasuelli et lui dit : " — Le baptême que j'ai reçu ne vaut rien. J'ai peu de temps à vivre ; rebaptise-moi, afin que je sois sûr d'aller au ciel. " Quand un païen est malade, on court chercher le prêtre, afin qu'il ne meure pas sans baptême.

En arrivant à Tamon, je rencontrai un vieillard qui me disait en plurant : " — Nous désirerions faire une bonne confession, parce que nous avons beaucoup péché, et le prêtre n'est pas encore venu cette année. — Mes enfants, leur répondis-je, priez Dieu qu'il envoie ici beaucoup de prêtres ; un seul ne peut suffire à tout, vous le voyez ; le *pougi* (prêtre) n'a pas un moment de repos. "

M. Tornatore m'écrivait dernièrement : " Je suis allé, un de ces jours, visiter un *behui* (sorcier) gravement malade. Dès qu'il me vit : " — Père, s'écria-t-il, baptise-moi, baptise-moi. — Tu veux le baptême, toi qui prétends voir le démon " et converser avec lui, toi qui sais faire sortir des crapauds " de la poitrine des malades, toi qui... — Ah ! Père, ne parle " pas ainsi. Je renonce à toutes les sorcelleries, à toutes " les impostures. Je crois en Jésus Christ ; je ne veux pas " aller en enfer ; baptise-moi. " J'admirai ce changement " subit dû à la miséricorde divine. J'examinai le malade ; à

ma grande surprise, je le trouvai suffisamment instruit, et, vu la gravité de son état, je crus convenable de le baptiser." Aujourd'hui même, je reçois une lettre du catéchiste Nasuelli, qui me raconte la mort du chef de son village. "Le pauvre Pemi, dit-il, a fait une mort digne de lui. Vendredi soir, il me fit spontanément appeler : "—Maître, rebaptise-moi (ce chef et son village appartenaient d'abord à la secte des baptistes, mais, touchés de la grâce, ils se sont convertis au catholicisme). Rebaptise-moi, je me sens mourir. J'aurais bien désiré demeurer encore deux ou trois ans en ce monde avec mes enfants ; mais, si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite !"

En perdant ce chef, nous perdons un chrétien très-fervent et un soutien de la religion. Nos Carians sont pauvres, réduits à la misère ; mais, je le répète avec consolation, ils ont de la droiture de cœur, de la docilité de la volonté, et une pureté de mœurs à faire honte aux pays civilisés. Dieu, qui se révèle aux humbles, leur a donné la foi qu'il refuse à l'orgueil et à l'indifférence des Birmans.

J'ai besoin, bien-aimé supérieur, que vous m'aidiez dans une affaire très-importante. Il faut aviser à améliorer la condition des Carians ; et le moyen que je me propose d'employer, c'est la culture du ver à soie. Quelle doit être la qualité de la graine ? Comment élever le ver ? Je l'ignore. Le cocon, quoique d'un jaune brillant, est mou et léger, et il donne peu de soie ; cette soie, d'un jaune pâle, se file difficilement, et elle est fort inégale. Il s'agit de perfectionner cette industrie. Comment faire ? Il nous faudrait trouver une ou deux personnes parfaitement instruites dans l'art d'élever les vers et d'en tirer une soie belle, fine et égale, qui voulussent bien servir de maîtres à nos Carians. Elles apporteraient tout ce qui est nécessaire au filage et quelques cartons de graines du Japon, ainsi que des mûriers d'Italie. Nous n'avons pas de mûriers en pied ; tous les ans, on en plante des tiges qui ne durent que deux ans au plus, puis, on les coupe, de sorte que la feuille est toujours rare. Il y a, chez les Carians, des terrains à discrétion, et il est facile d'élever des bestiaux. Le riz et le maïs croissent partout en abondance ; les pom-

mes de terre, d'après l'expérience que nous avons faite l'an dernier, viennent très-bien. Si donc une de nos excellentes familles lombardes venait ici, un peu par amour du gain, beaucoup par amour de Dieu, apprendre à ce peuple l'éducation des vers à soie, quel service elle lui rendrait ! La mission en retirerait indirectement de grands profits. Dès que nos indigènes posséderont une industrie qui leur procurera une certaine aisance, ils se feront un devoir de soutenir eux-mêmes la mission. D'un autre côté, le gouvernement nous secondera, dans cette entreprise, pour peu qu'elle réussisse.

Tout cela est bien matériel, mais vous savez que Dieu se sert des moyens humains pour faire prospérer les œuvres spirituelles.

Nous avons le dessein de bâtir à Toungoo une petite maison qui servirait de procure aux religieuses de toute la mission. Deux d'entre elles s'occuperaient ici des petites filles des soldats malabares catholiques qu'on change tous les trois ans, et des petites filles birmanes chrétiennes. En outre, elles fourniraient le nécessaire aux religieuses de résidence dans les montagnes. Là, nous construirions un bâtiment assez vaste pour loger cinq religieuses consacrées à l'éducation des jeunes filles indigènes.

Nous avons besoin de prêtres. Il y a maintenant une église chez les Carians rouges ; un catéchiste indigène y a été envoyé. Mais sans prêtre on ne peut rien faire ; il nous en faudrait trois, et deux catéchistes.

L'état des Carians est toujours le même ; le gouvernement vient en aide à un grand nombre de villages, beaucoup d'autres sont à notre charge, parce que le gouvernement s'imagine que ces villages ont des ressources. Pour nous, qui sommes sur les lieux et qui touchons pour ainsi dire de la main leur effroyable misère, nous ne pouvons les laisser mourir de faim. Des derniers 10,000 francs que nous avons reçus, il ne nous en reste plus que 3,000.